



ANDREÏ **KOZVOÏ**

TEXT O

Les Services secrets russes

Des tsars à Poutine

LES SERVICES SECRETS
RUSSES

DU MÊME AUTEUR

Par-delà le Mur. La culture de guerre froide soviétique entre deux détentés, Complexe, 2009.

Russie. Dictionnaire d'histoire et de civilisation, Ellipses, 2010.

La Chute de l'Union soviétique (1982-1991), Tallandier, 2011.

Russie, réformes et dictatures (1953-2016), Perrin, coll. « Tempus », 2017.

Brejnev, Perrin, 2020.

Traductions

Richard Pipes, *Histoire de la Russie des tsars* (titre original : *Russia under the Old Regime*), Perrin, 2013, rééd. coll. « Tempus », 2017.

Dominic Lieven, *La Fin de l'Empire des tsars* (titre original : *Towards the Flame*), Syrtes, 2015.

ANDREÏ KOZOVOÏ

LES SERVICES SECRETS RUSSES

Des tsars à Poutine

Édition revue, enrichie et actualisée

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Remerciements pour la nouvelle édition

Ambrillouet, Rodolphe Baudin, Marie-Claude Berge,
Maria-Luisa Bonaque, Martine Citron, Jean-François Gayraud,
Jean-Jacques Marie, Grégory Rayko, Françoise Thom.
Et, comme toujours, Olga.

Conseiller éditorial : Claude Quétel

© Éditions Tallandier, 2010 et 2020 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4266-7

Sommaire

Sigles et abréviations.....	9
Glossaire	15
Introduction	21
Chapitre premier. – Au service du tsar.....	43
Chapitre II. – Le bouclier et l'épée de la révolution...	73
Chapitre III. – Du Homintern au Komintern.....	103
Chapitre IV. – Des alliés infidèles	133
Chapitre V. – D'une guerre à l'autre	171
Chapitre VI. – Le temps de l'affrontement	207
Chapitre VII. – À l'ombre de la détente.....	241
Chapitre VIII. – Des manipulateurs manipulés.....	275
Chapitre IX. – Piqûres de rappel	303
Chapitre X. – La décennie des espions	343
Chapitre XI. – Une réconciliation manquée	373
Chapitre XII. – L'hubris de Poutine	413
Chapitre XIII. – Des espion(ne)s dans les têtes.....	477
Conclusion.....	543

LES SERVICES SECRETS RUSSES

Bibliographie	555
Sitographie.....	565
Filmographie	567
Annexes.....	573
Chronologie	585
Index des noms de personnes	589

Sigles et abréviations

Pour les dates de fondation des institutions liées aux services secrets, se référer à la chronologie en fin d'ouvrage.

AFP : Agence France Presse.

Amtorg : Amtorg Trading Corporation, première représentation commerciale soviétique aux États-Unis.

ARA : American Relief Association.

Arcos : All-Russian Cooperative Society, première représentation commerciale soviétique au Royaume-Uni.

ASA : agence de sécurité des forces armées, ancêtre de la NSA.

AVR : Académie du renseignement étranger.

BND : services de renseignement ouest-allemand.

CEE : Communauté économique européenne. L'Union européenne lui a succédé en 1992.

Chon : « école à mission spéciale » soviétique destinée aux futurs espions. Prend d'autres appellations par la suite.

CIA : Central Intelligence Agency, services de renseignement américain à l'étranger. Également appelé « la Compagnie ». Son ancêtre est l'OSS, Office of Strategic Services.

Comecon : également appelé CAEM, Conseil d'assistance économique mutuelle, organisation économique

transnationale regroupant l'URSS et les pays communistes d'Europe médiane.

DRG : groupes de sabotage et de renseignement de la PGU (sigle russe).

DST : Direction de la surveillance du territoire (contre-espionnage français).

FBI : Federal Bureau of Investigation, services de renseignement et de surveillance de l'intérieur, créé en 1935. Son principal ancêtre est le BOI, le Bureau of Intelligence.

FNLA : Front national pour la libération de l'Angola.

FPLP : Front populaire pour la libération de la Palestine.

FSB : Service fédéral de sécurité de la Fédération de Russie.

GPU : Direction politique d'État (parfois écrit Guépéou).

GRU : Direction principale du renseignement (donc *la* GRU), nom des services secrets de l'armée russe après la Seconde Guerre mondiale. Auparavant, on parlait de « 4^e direction de l'état-major de l'Armée rouge » (Razvedoupr).

GU : Département principal de l'état-major de l'armée tsariste. C'est également le nom du renseignement militaire depuis 2010, même si officieusement on parle toujours de « GRU ».

GUGB : Administration principale de la sécurité d'État.

HCUA : comité de la Chambre des représentants contre les activités anti-américaines, créé en 1938 pour mettre au jour toutes les organisations hostiles au régime démocratique américain (d'extrême droite comme d'extrême gauche).

Humint : acronyme de « *human intelligence* », renseignement fondé sur le facteur humain, soit des agents recruteurs et infiltrés. L'espionnage au sens strict, c'est l'*humint*.

HVA : section étrangère de la Stasi, police politique de la RDA.

Imemo : Institut de l'économie mondiale et des relations internationales, Moscou.

INO : « Département étranger », section chargée du renseignement à l'étranger au sein des services secrets soviétiques. Ancêtre de la PGU.

Intourist : organisme soviétique chargé de l'accueil des touristes étrangers en URSS, et de l'envoi de touristes soviétiques à l'étranger.

Iskan : Institut des États-Unis et du Canada de Moscou.

KGB : Comité pour la sécurité d'État. Ses membres sont appelés avec mépris les « guébiistes ».

KI : Comité de l'information.

KKK : Ku Klux Klan, organisation suprémaciste blanche fondée aux États-Unis en 1865.

Komintern : Internationale communiste.

KRO : section de contre-espionnage de l'OGPU.

MGB : ministère de la Sécurité d'État d'URSS.

MGIMO : Institut d'État de Moscou pour l'étude des relations internationales.

MGU : Université d'État de Moscou, également appelée université Lomonossov.

MI5 : Military Intelligence, section 5. Agence de contre-espionnage et de sécurité britannique.

MI6 : connue également sous le nom de « SIS » (Secret Intelligence Service), agence britannique de renseignement à l'étranger.

MID : ministère des Affaires étrangères russe et soviétique.

MPLA : Mouvement populaire de libération de l'Angola.

MVD : ministère de l'Intérieur russe et soviétique.

Narkomindel : commissaire du peuple pour les Affaires étrangères, ancêtre du ministre des Affaires étrangères soviétique. *Narkom* désigne un ministre jusqu'en 1945.

NEP : Nouvelle politique économique, établie par Lénine en 1921.

Niirp : Institut de recherches scientifiques des problèmes du renseignement de la PGU (Moscou).

NKVD : Commissariat du peuple à l'intérieur.

NSA : Agence de sécurité nationale, organisme américain spécialisé dans le déchiffrement et l'interception.

NTR : renseignement scientifique et technique (y compris portant sur l'arme nucléaire).

Ogenkvar : section du quartier-maître général au sein de l'état-major.

OGPU : Direction politique d'État unifiée.

OLP : Organisation de libération de la Palestine.

OMS : département des relations internationales du Komintern.

OT : officier traitant (voir ce mot).

OTAN : Organisation du traité de l'Atlantique Nord.

Oxbridge : universités d'Oxford et de Cambridge.

PCF : Parti communiste français.

PCI : Parti communiste italien.

PGU : « première direction principale », section du KGB chargée du renseignement à l'étranger, successeur de l'INO. Les Russes parlent aussi de « glavk » pour désigner une direction. À son tour, la PGU est subdivisée en d'autres directions désignées par des lettres (K pour contre-espionnage étranger, T pour science et technologie...).

Photint : *photo intelligence*, renseignement fondé sur la collecte d'images satellite ou prises à l'aide d'avions de renseignement tels que le fameux U2 américain.

Politburo : organe de décision le plus important dans le système politique soviétique, dans lequel entrent les membres les plus influents du Comité central. De 1953 à 1966, il porte le nom de Présidium.

Poum : Parti ouvrier d'unification marxiste espagnol (trotskiste).

RAF : Royal Air force/Fraction armée rouge.

RFA/RDA : République fédérale d'Allemagne (Allemagne de l'Ouest)/République démocratique allemande (Allemagne de l'Est).

RGANI : Archives d'histoire contemporaine de Russie.

RGASPI : Archives nationales russes d'histoire politique et sociale.

RIAN : « attaque par missiles nucléaires », programme de surveillance soviétique d'une attaque potentielle venant des États-Unis.

ROVS : Union des armées combinées de Russie.

RSFSR : République fédérative socialiste de Russie, apparaît en 1918.

SALT : Strategic Arms Limitation Talks, traités de désarmement de missiles nucléaires à longue portée (1972 et 1979).

SDECE : service de documentation extérieure et de contre-espionnage (France), ancêtre de la DGSE.

Sigint : abréviation de *signals intelligence*, ensemble de méthodes par lesquelles on intercepte des informations étrangères (des écoutes téléphoniques à la lecture d'images satellitaires).

SIS : Secret Intelligence Service, services de renseignement britanniques : voir *MI6*.

Smerch : acronyme de « mort aux espions », organisation de contre-espionnage de l'Armée rouge dirigée par le NKVD qui officie pendant la Seconde Guerre mondiale.

SPD : Parti socialiste d'Allemagne.

Spetsnaz : forces à mission spéciale, détachements d'élite de la GRU.

SR : Organisation des socialistes-révolutionnaires.

StB : Sécurité d'État, services de renseignement tchécoslovaque.

SVR : Services de renseignement étranger de la Fédération de Russie. Héritier de la PGU du KGB.

TASS : agence télégraphique d'Union soviétique, principale agence de presse soviétique avec API (Agence de presse Novosti).

Tchéka : « commission extraordinaire nationale pour la lutte contre la contre-révolution et le sabotage », premier avatar de la police politique soviétique. Les membres de la police politique sont appelés les « tchékistes ». Le terme est utilisé après la disparition de la Tcheka pour désigner les agents des services secrets russes en général.

Techint : abréviation de *technical intelligence*, renseignement provenant de sources étrangères liées à l'équipement et aux capacités technologiques. Inclut l'utilisation de l'informatique, des satellites, etc.

TsSR : Service central du renseignement d'URSS.

Unita : Union pour la libération totale de l'Angola.

URSS : Union des républiques socialistes soviétiques (1922-1991).

VGU : deuxième direction principale du KGB, spécialisée dans le contre-espionnage en URSS.

Glossaire

Affaires mouillées : également traduites par « affaires humides », elles désignent les enlèvements et assassinats orchestrés par les services secrets soviétiques à l'étranger. Voir aussi *Missions spéciales*.

Agent d'influence : personne qui travaille pour les services de renseignement, mais qui ne peut être qualifiée d'« espion », car elle ne possède pas d'accès à des secrets d'État. La personne est utilisée, parfois à son insu, pour influencer les décideurs politiques et économiques d'un pays, et/ou l'opinion publique.

Agent de liaison/officier traitant : résident en charge d'un recruté local. Les Russes parlent d'*oper-rabotnik*. Si l'on veut être précis dans l'usage du vocabulaire, les officiers de renseignement russes et soviétiques ne doivent pas être appelés « espions ». Voir *Sources*.

Agent de pénétration/d'infiltration : voir *Taupe*.

Agent double/agent triple : agent qui prétend travailler pour une puissance, alors qu'il travaille pour une autre/agent qui travaille pour le compte de trois puissances différentes, à leur insu.

Agentura : ensemble des agents illégaux d'un réseau situé à l'étranger.

Apparatchik : personne qui travaille au sein du Comité central du Parti communiste soviétique, à Moscou (le Comité

central, avec le Bureau politique ou *Politburo*, est le bras décisionnel du Parti communiste soviétique).

Aquarium : surnom du QG des services de renseignement de l'armée, la GRU, dans la périphérie de Moscou. Jusqu'en 2006, année où est inauguré le nouveau QG, il est aussi surnommé *stekliachka*, « la maison en verre ».

Centre : appellation du quartier général des services de renseignement de la police politique russe et soviétique, situé dans le centre de Moscou, à la Loubianka.

Courrier : agent jouant le rôle de messenger entre la source et le commanditaire, ou son représentant.

Défecteur : calque de l'anglais *defector*, qui désigne un officier décidant de déserter son organisation d'origine, généralement en fournissant des informations aux services de renseignement adverse. La plupart suivent naturellement la direction Est-Ouest. Le français utilise souvent le terme *transfuge*.

Désinformation : tactique consistant à « intoxiquer » l'autre en lui fournissant des informations inexactes, souvent par le biais d'un tiers.

Espion : au sens strict, il ou elle n'est pas un agent d'un service de renseignement, mais une personne qui trahit son pays pour servir un pays étranger, après avoir été *cultivé* (ou *séduit*). Voir *Officier traitant*, *Taupe*.

Guébiste (ou kaguébiste) : membre du *KGB*. Voir Sigles et abréviations.

Hirondelle : dans le jargon du renseignement soviétique, jeune femme spécialement entraînée pour obtenir des informations en usant de ses charmes. Pour les hommes, on parle d'« *espions Roméo* ».

Iavki : pluriel de *iavka*, mot russe qui désigne un lieu sécurisé (un appartement, mais le plus souvent une maison) où se déroulent les *briefings* des espions. Se trouvent le plus souvent dans les grandes capitales.

Illégal (agent ou résident) : voir *Résident*.

Légende : biographie inventée de toutes pièces que les agents illégaux russes doivent apprendre avant d'être envoyés en mission.

Ligne : section d'une résidence à l'étranger. Les plus connues sont la PR (renseignement politique), KR (contre-espionnage) et X (renseignement scientifique et technologique). La ligne F est chargée quant à elle d'actes de sabotage, des « opérations spéciales ».

Loubianka : QG du renseignement civil russe, situé dans le centre de Moscou. Surnommée également « la Grande Maison », elle comporte une prison interne.

Missions (ou opérations) spéciales : opérations sortant de la routine du renseignement, allant du sabotage à l'assassinat.

Nom de code : nom donné à un agent ou à une source d'information régulière à des fins de conspiration.

Officier traitant : permanent responsable des services de renseignement chargé de recruter puis d'assurer le suivi d'un agent.

Opération active : également appelée « mesure active », toute opération de renseignement destinée à influencer la politique d'un État adverse, de la désinformation publiée dans la presse à l'assassinat.

Propagande noire : mesures actives destinées à provoquer un scandale dans le pays cible.

Réseau : voir *Agentura*.

Résident : agent se trouvant à l'étranger dans une base de renseignement appelée résidence, *station* en anglais et *rezidentura* en russe (souvent le dernier étage des représentations russes et soviétiques – ambassades, consulats, missions permanentes...) et opérant en réseau (voir *Agentura*). Les résidents peuvent être légaux, c'est-à-dire opérant sous une couverture diplomatique ou commerciale et utilisant leur vrai nom ; ou illégaux, se faisant passer pour des étrangers, avec de faux documents et le plus souvent des noms

d'emprunt, ne bénéficiant pas de l'immunité diplomatique. Les plus connus d'entre eux, une douzaine d'hommes et de femmes qui opèrent dans les années 1920-1930, sont appelés « les grands illégaux ».

Sources : personnes qui informent les Russes. Les sources étrangères se divisent en quatre groupes : les plus fréquentes, les « contacts neutres » (employés, femmes de ménage, passants...) et les « contacts d'information » (diplomates, journalistes, hommes d'affaires...), ne sont pas des espions au sens strict, mais des « sources auxiliaires ». De leur côté, ceux qui sont effectivement recrutés (et sont donc de véritables espions) sont soit des « agents » (des personnes dont les contacts avec les Russes se font en secret), soit des « contacts de confiance » (des personnes rencontrées au vu et au su de tous).

Taupe : agent étranger qui a infiltré une institution souvent « sensible ». Dans ce cas-là, on parle justement d'« espion ».

Tchékiste : voir *Tchéka* (Sigles et abréviations).

Transfuge : voir *Défecteur*.

Walk-in : personne qui propose bénévolement ses services pour espionner (à la différence d'un agent recruté après un long travail d'approche).

À Claude, mon indéfectible OT

Introduction

– Reste à l'écart de ces gens-là !

– Qui, les Ruskoffs ?

Ronin (1998)¹

Comment un agent soviétique a-t-il été démasqué le jour de son arrivée à Londres ? Il est sorti des toilettes d'un restaurant en fermant sa braguette. Et comment un agent britannique a-t-il lui aussi été capturé après son arrivée à Moscou ? Il s'est levé pour proposer sa place à une femme dans un trolley.

Histoire drôle soviétique des années 1960

LA RENCONTRE

Le bureau de presse du SVR est un ancien hôtel particulier du XVIII^e siècle – un *osobniak* – en retrait de la rue Ostojenka, une artère animée du sud-ouest de Moscou.

1. L'avertissement vient d'un ancien agent secret, Vincent (Jean Reno), qui s'adresse au gardien du Zénith, où se produit le spectacle d'une patineuse russe dont le petit ami est un mafieux. Pour le détail des films cités, voir la filmographie en fin d'ouvrage.

Cet intermédiaire entre le monde ultra-secret du renseignement et celui des médias affiche une façade très discrète. À la différence des institutions étatiques de la nouvelle Russie, qui exhibent fièrement leur identité à l'aide d'imposantes plaques de bronze ou de marbre, ici, aucune inscription ne guide le voyageur curieux d'en savoir davantage sur l'ouvrage architectural du temps jadis. Devant la porte d'entrée grillagée qui préserve l'anonymat de l'hôtel particulier ne figure qu'un simple bouton noir en guise d'Interphone. Seule la couleur de la construction, un jaune fatigué, tranche avec la grisaille ambiante.

C'est par un matin ensoleillé de décembre que je me présente devant le portail¹. Si les archives des services de renseignement occidentaux ont commencé à s'ouvrir aux chercheurs, alors pourquoi pas les archives russes ? Telle est la question qui motive ma visite, et le SVR est un passage obligé. Le rendez-vous avec le directeur du bureau de presse, Ivan Sergueïevitch Nikolaïev², est pris depuis longtemps. Le gardien, sec et court sur pattes, les cheveux poivre et sel, entièrement vêtu de noir, sort de son bureau pour m'annoncer au maître des lieux, après m'avoir courtoisement indiqué un des fauteuils du parloir ; un luxe dans une Moscou où extirper la moindre formule de politesse relève de l'exploit.

Nikolaïev, un homme de quarante-neuf ans à l'allure imposante, semble avoir oublié notre rendez-vous. Son visage rond trahit une impatience propre à ceux qui ont l'habitude de fréquenter les grands de ce monde. Pendant que je lui rappelle l'objet de ma visite, Nikolaïev me scrute avec méfiance, puis se ressaisit et m'invite à le suivre. Je tra-

1. Ma visite avait eu lieu en décembre 2009, à l'époque de la présidence Medvedev.

2. Le nom a été modifié. En 2019, il est toujours au même poste...

verse une antichambre à la bibliothèque bien fournie, avant d'arriver dans un grand salon. Quatre canapés confortables forment un carré autour d'une table basse. La pièce est sombre. Ivan Sergueïevitch m'invite à m'asseoir et éclaire le lieu.

Branche-t-il en passant une caméra pour immortaliser l'entretien ? Donne-t-il l'indication à ceux qui sont cachés derrière la glace, forcément sans tain, de commencer leur observation ? Vais-je quitter ce lieu avec un micro sous la semelle de mes souliers ? Les fantasmes naissent bien vite dans cette situation. Pendant que j'imagine toutes sortes de scénarios plus ou moins farfelus, un autre responsable du bureau de presse, plus jeune, se joint à nous.

Les deux hommes m'observent avec un air de curiosité teintée d'incrédulité. Habitué à voir dans les visiteurs des provocateurs potentiels, ils pensent sans doute que je ne suis pas celui que je prétends être. Je m'empresse de leur présenter mes travaux et ma carte de visite. Rassurés sur mon identité, ils restent mal à l'aise. Mon « jeune » âge (trente-quatre ans à l'époque...) autant que la nature de mon projet les interpellent. L'un d'eux va jusqu'à me demander la raison d'un « énième livre sur le renseignement russe ». Très sérieusement, il s'interroge sur la possibilité de traduire ce qui existe déjà en Russie. Sa question – si tant est qu'elle est sincère – dénote une méconnaissance profonde du lectorat français, autant qu'une incapacité à distinguer un vrai travail de recherche de l'hagiographie, domaine dans lequel les éditeurs russes spécialisés dans le renseignement sont experts.

À ma question volontairement naïve « pourquoi ne pas déclassifier les archives de la guerre froide, maintenant qu'elle est terminée ? », les deux hommes s'en sortent par des pirouettes sur l'imprescriptibilité du secret des archives du renseignement et, le cas échéant, la nécessité pour moi de « poser des questions précises », pour que les archivistes du

SVR, toujours serviables, puissent me fournir les réponses adéquates¹. À mes questions précises sur l'implication réelle d'une personnalité politique, américaine ou française dans le travail avec les services secrets russes et soviétiques, ils avancent qu'il ne faut pas voir « la main du Kremlin » partout. Ce qui importe, me conseillent-ils, est de replacer les services secrets russes dans une perspective comparatiste : en ce sens, dit Ivan Sergueïevitch, l'espionnage russe n'a rien d'exceptionnel ; rien ne le distingue d'autres services de renseignement.

Pédagogue, l'homme me conseille de lire les œuvres de Constantin Melnik (1927-2014). Ce spécialiste du renseignement, d'origine russe, ne considérerait-il pas que les livres parus sous la houlette du SVR en Russie sont irremplaçables et monumentaux ? Que Vassili Mitrokhine, le transfuge dont les révélations, publiées en 1999, ont fait beaucoup de mal aux services de renseignement russe, a une « intelligence limitée » ? Et que l'*Homo americanus* est arrogant et naïf, qu'il est « congénitalement condamné à une incompetence abyssale » du renseignement dans sa version la plus noble, l'*Humint*² ?

Mieux, conclut Nikolaïev, à la différence de la CIA, le KGB, lui, n'a jamais tenté d'assassiner des personnalités politiques à l'étranger (*sic*). D'ailleurs, comme s'il fallait une preuve de la bonne image de la Russie, avance-t-il, à la différence de George Bush, « personne ne jette de chaus-

1. Depuis cet entretien, j'ai eu l'occasion de solliciter le SVR pour me communiquer un document datant de 1943 : il m'a été répondu qu'« aucun document officiellement déclassifié n'avait été découvert sur le thème demandé ». Formule passe-partout qui permet, on le voit, d'éloigner les curieux.

2. Melnik : 29, 31, 232, 280. Il lui arrive aussi de se contredire, quand il écrit que ces mêmes livres russes sont « souvent faussés par l'autoglorification » (Melnik : 137, note 1). Pour l'*Humint*, voir la liste des sigles et abréviations en début d'ouvrage.

sures sur Dimitri Medvedev ». Lancer des chaussures sur Medvedev, un président-marionnette, quelle drôle d'idée, en effet ! Mais combien de Russes ne rêvent-ils pas d'en découdre avec Poutine, l'homme qui a tout fait pour torpiller la liberté d'expression ?

Mes précautions oratoires se révèlent inutiles. Mes interlocuteurs n'ont manifestement pas envie de me révéler quoi que ce soit d'inédit. Pendant une heure, ils ont éclairé ma lanterne sur un ton douceâtre, me racontant de belles histoires sur les preux services de renseignement russes et l'innommable CIA. À cela, rien de surprenant. Sans contacts haut placés, je suis incapable de payer rubis sur l'ongle l'accès aux archives secrètes, à l'instar du journaliste américain Allen Weinstein et de l'ancien officier du KGB Alexandre Vassiliev¹. Et puis, surtout, nous ne sommes plus au début des années 1990, à une époque où la Russie cherchait à séduire l'Occident en déclassifiant des archives secrètes². Pour éviter la publication de livres compromettants, les services secrets russes achètent désormais – les premiers – les droits de traduction d'ouvrages tels que ceux de Christopher Andrew ou de Mémoires de transfuges : les éditeurs russes qui veulent briser le cercle vicieux des hagiographies se retrouvent ainsi bloqués, le SVR leur opposant une fin de non-recevoir dès lors qu'ils souhaitent publier en Russie ces best-sellers gênants pour le Kremlin³.

L'entretien touche à sa fin. Je vais donc repartir bredouille... ou presque. Si aucun document nouveau ne vient enrichir mon projet, j'aurai néanmoins goûté au plaisir de

1. Les notes prises par Vassiliev en 1994-1996 ont été utilisées pour la publication de *The Haunted Wood* et de *Spies*, la synthèse la plus complète sur l'espionnage soviétique aux États-Unis (voir la bibliographie).

2. Voir le chapitre XI pour plus de détails.

3. Entretien avec l'historien Nikita Petrov, spécialiste du stalinisme, à l'organisation Memorial (Moscou), le 1^{er} juillet 2010.

découvrir le mode de pensée des agents russes actuels et tiré les conclusions qui s'imposent sur la continuité entre la Russie d'hier et celle d'aujourd'hui. Ce qui, pour mon enquête, est tout à fait essentiel.

L'ENQUÊTE

Qui connaît aujourd'hui Meredith Knox Gardner ? La possibilité d'un livre un tant soit peu crédible sur le renseignement russe n'aurait sans doute pas été possible sans le travail de cet Américain bien tranquille.

Né en 1912 dans la petite ville d'Okolona, dans le Mississippi, Gardner grandit avec sa mère et son frère à Austin, dans le Texas. À trois ans, il apprend à lire ; à huit, il découvre sa première langue « exotique », le yiddish, qu'il apprend en autodidacte, à la manière d'un problème mathématique. À vingt-trois ans, il connaît une douzaine de langues, dont le russe, mais aussi le sanskrit.

Gardner choisit l'allemand comme langue principale, qu'il enseigne à l'université d'Akron, dans l'Ohio, quand se produit l'attaque de Pearl Harbor. En bon patriote, il accepte prestement l'offre d'un de ses professeurs de se porter volontaire pour travailler à Washington, dans la base militaire ultra-secrète de la Signal Security Agency, à Arlington Hall. Des dizaines d'agents, principalement des femmes, y traitent les messages interceptés conjointement par les Américains et les Britanniques. Des messages allemands, japonais et soviétiques.

Les Américains amassent les télégrammes russes depuis les années 1930, mais ce n'est que le 1^{er} février 1943 qu'un bureau spécial est dédié à leur déchiffrement à Arlington Hall. Dans un premier temps, deux personnes sont chargées de décrypter quelque 200 000 messages. L'opération porte alors le nom de code de « Problème bleu » ; plus tard, elle

s'appellera « Venona », et c'est sous ce nom qu'elle sera révélée au grand public... le 11 juillet 1995¹.

Il faudra presque quatre ans pour que les Américains parviennent à soulever un coin du voile. Meredith Gardner ne fait pas partie de l'équipe initiale : germaniste, il travaille sur les codes allemands et se fait rapidement remarquer en apprenant le japonais en seulement trois mois. Une fois la guerre terminée, le Problème bleu devient prioritaire, et il se voit confier les télégrammes russes.

Courant 1946, après de longues journées à contempler pendant des heures les suites de chiffres cabalistiques, Gardner réalise que les Soviétiques ont fait l'erreur d'utiliser leurs codes à plusieurs reprises. En effet, pendant la guerre, en raison d'une pression toujours plus grande de l'état-major, leurs services secrets se sont servis plusieurs fois des mêmes « masques jetables », destinés en principe à un usage unique. C'est un début : les « masques jetables » constituent la deuxième partie du codage, après le chiffrement « traditionnel », réalisé grâce à un dictionnaire. À cet effet, Gardner s'appuie sur un dictionnaire de chiffrage rapatrié d'Allemagne, que les Finlandais, en 1941, avaient réussi à sauver des flammes dans des circonstances rocambolesques.

Le 20 décembre 1946, Gardner déchiffre son premier message. Il réalise alors qu'il ne s'agit pas d'informations liées aux échanges commerciaux, mais d'espionnage pur et simple. Et il prend peur. Plusieurs mois plus tard, en août 1947, il rédige son premier rapport, où il est question des « noms de codes » dans les télégrammes. Et donc d'agents en chair et en os, qui opèrent en toute sérénité

1. Pour une fois, les télégrammes concernant le réseau d'espions aux États-Unis avaient été déclassifiés par les Russes avant les Américains. Ce n'est qu'après la demande de deux historiens, John Earl Haynes et Harvey Klehr, que la NSA a fini par accepter de révéler Venona au public.

sur le sol américain. Mais la vraie percée n'arrive pas avant octobre 1948. Gardner obtient alors l'aide déterminante d'un agent talentueux du FBI, Robert Lamphere, son parfait opposé sur le plan physique comme celui du caractère. Grâce à son ami « Bob », Gardner obtient des télégrammes, pris en photo illégalement dans le consulat soviétique pendant la guerre, avant qu'ils ne soient envoyés au chiffrage. En croisant ces derniers avec les documents chiffrés dont il dispose, il parvient à reconstituer, petit à petit, le dictionnaire des services secrets russes. Et à mettre à jour l'opération « Enormoz », l'espionnage atomique soviétique aux importantes ramifications.

Les télégrammes déchiffrés dans le cadre de l'opération Venona, datés des années 1943-1945, et croisés avec d'autres sources, ont permis de corroborer les allégations de nombreux transfuges russes, coupant court aux cris d'orfraie des uns sur « les élucubrations paranoïaques du FBI » ou aux tentatives de dénoncer le « mercantilisme des traîtres » des autres. Mais ont-ils permis de connaître dans leur intégralité les secrets soviétiques de cette période ? Loin de là. Sur l'ensemble des textes interceptés, seulement trois mille ont été décryptés et déclassifiés. Quant aux années qui suivent la Seconde Guerre mondiale, la récolte est encore plus mince. La disparition de l'URSS a permis d'entrouvrir la porte des archives du KGB, vite refermée.

Les révélations de Venona n'ont pas relégué aux « pou-belles de l'histoire » le fameux mythe de la « chasse aux sorcières », d'Américains victimes d'un sénateur paranoïaque et antisémite nommé Joseph McCarthy. L'affaire des époux Rosenberg, exécutés sur la chaise électrique en 1953, est un cas d'école. Soutenus de leur vivant par une campagne internationale pour leur libération, ils bénéficient d'une aura de martyrs après leur mort.

En France, où la campagne pour leur libération avait été très virulente, la construction du mythe des Rosenberg

innocents n'est pas seulement le fait de communistes, puisque l'un de leurs avocats les plus connus n'est autre qu'Alain Decaux, célèbre historien qui écrit en 1966 la pièce *Les Rosenberg ne doivent pas mourir*. Adapté pour la télévision en 1975, ce récit hagiographique marque les imaginaires. Le récit de Decaux, et de bien d'autres, contribue à la diffusion d'expressions telles que « meurtre rituel » et « boucs émissaires »¹. La logique perverse est devenue imparable : si, comme l'a dit un jour Sartre, « tout anticommuniste est un chien », celui qui ne croit pas dans l'innocence des Rosenberg est forcément un antisémite.

Venona aurait dû mettre fin au mythe des Rosenberg innocents, mais on sait bien à quel point le syndrome des « paupières lourdes » est prégnant. Le Comité français de défense des Rosenberg, créé en 1951, devient en 1993 Groupe d'initiative pour le réexamen de l'affaire Rosenberg, puis Association pour le réexamen de l'affaire Rosenberg en 1995 : loin de s'autodissoudre, elle reste active au moins jusqu'en 2006. Autre exemple révélateur, les Mémoires d'Alexandre Feklissov, l'officier traitant de Julius Rosenberg, intitulés *The Man behind the Rosenbergs* en anglais, sont publiés en français sous le titre pudique *Confessions d'un agent soviétique*. En 2002, Roger Pinto refait le procès des époux dans *Julius et Ethel Rosenberg. Un déni de justice, 1950-1997*. En 2003, Blanche Finger défend la réputation d'Ethel Rosenberg dans son documentaire *Ethel Rosenberg, la dernière danse*, diffusé sur France 2, à l'audience autrement plus importante que l'ouvrage de Florin Aftalion, publié la même année, dont le titre ose briser le tabou de la « trahison ».

En 2009, André Kaspi publie un petit livre synthétique sur les « espions ordinaires » (un adjectif révélateur de la difficulté à les condamner), pour être quand même contredit

1. Lacourbe : 26. Pour le détail, voir la bibliographie en fin d'ouvrage.

par l'un des fils des Rosenberg, Michael Meeropol¹. La même année, Gérald Jaeger, dans *Les Rosenberg. La chaise électrique pour délit d'opinion*, affirme qu'« au-delà des jugements sur leur innocence ou leur culpabilité, leur geste de liberté face à l'accusation ne doit pas être considéré comme un épiphénomène de l'Histoire, mais bien comme un acte de résistance contre la chasse aux sorcières² ». Constantin Melnik, toujours prompt à accabler l'*Homo americanus*, parle des « toujours brûlantes et controversées arrestation, condamnation et inhumaine exécution aux États-Unis des malheureux époux Rosenberg³ ». La mort des Rosenberg permet d'éviter de parler de leur culpabilité : c'est la tactique des services secrets russes qui affirment qu'ils n'ont pas « le droit moral de parler de l'appartenance des Rosenberg au KGB [*sic*], [après leur] sacrifice sur la chaise électrique⁴ » !

* * *

Les révélations de Venona, aussi importantes qu'elles aient pu être, n'ont en réalité fait que titiller notre curiosité pour les services secrets russes, qui continuent de nourrir les plus grands fantasmes. De nouveaux ouvrages portant sur les espions russes sortent pratiquement tous les mois. Même si cette popularité est surtout le fait des pays anglo-saxons, l'ampleur du phénomène apparaît incontestable.

Si l'on cherche à expliquer cet intérêt constant pour le renseignement russe, on s'aperçoit qu'il profite d'un ensemble

1. <https://www.larevuedesressources.org/presque-60-ans-apres-l-execution-des-epoux-rosenberg-refutation-du-livre-de-andre-kaspi>, 2169.html.

2. Paris, Éditions du Félin, 2003. Présentation de l'éditeur en quatrième de couverture.

3. Melnik : 29.

4. Primakov : 170.